

La revue des ressources (b ta)

-- Dossiers - Imaginaires coloniaux --

Imaginaires
coloniaux



Le premier roman indien contre le colonialisme

Everton V. Machado
lundi 29 mai 2006

Il n'est pas seulement le premier roman indien à mettre en cause la colonisation britannique. Il est peut-être celui qui démontra le premier dans l'histoire de la littérature moderne la dynamique d'une entreprise coloniale, le premier ouvrage de fiction à attaquer le système des castes hindou et certainement le premier et le plus important roman de cette littérature très méconnue des Indiens et des Portugais eux-mêmes qui est la littérature de langue portugaise en Inde [1].

Il s'agit de *Os Brahamanes* (Les brahmanes), publié à Lisbonne en 1866 [2], écrit par le goannais Francisco Luís Gomes (1829-1869). Historien et économiste reconnu par ses pairs (dont Stuart Mill et Michel Chevalier), *docteur honoris causa* de l'Université Catholique de Louvain, ami de Lamartine et d'autres intellectuels français, il fut également représentant de Goa à la Couronne Portugaise. Son action en tant que député au Parlement Portugais renforce d'ailleurs cette image de « premier de la classe » que nous avons de lui : d'après Olivinho J. F. Gomes, il fut le premier homme d'État à réclamer sur le plan international l'indépendance de l'Inde (son Goa natal compris) [3]. Mais de tout cela les spécialistes ne soufflent mot.

Mais revenons-en à *Os Brahamanes*. Gomes y développe la thèse originelle de l'existence de deux « brahmanismes » : l'un « brun » (celui de la caste sacerdotale hindoue) et l'autre « blanc » (celui des *sahibs*). L'auteur met en pied d'égalité le sentiment de supériorité affiché tant par les brahmanes indiens (envers les membres des autres castes) que par les colons anglais (envers les colonisés). Si nous devons résumer très rapidement les propos de l'auteur, il suffirait de dire qu'il y livre une bataille acharnée contre le système des castes et les abus du pouvoir colonial. Mas ce serait peu dire, car le moteur même de l'intrigue est justement le choc entre lesdits « brahmanismes », personnifiés dans le roman par l'Irlandais Robert Davis et le brahmane Magnod, régisseur du domaine de la famille du premier. Or, la raison d'un tel choc se trouve dans l'antinomie « brun » / « blanc » de la thèse défendue par l'auteur, ce n'est autre chose que le racisme, dont les théories commencèrent à gagner les esprits en Europe à la même époque où Gomes écrivait son roman [4]. Le mépris voué par Robert Davis aux indigènes le fait carrément appeler Magnod de « gentleman of colour ». Il faut rappeler néanmoins que le terme sanskrit pour caste (*varna* = ordre) veut également dire « couleur » [5], ce qui montre que Magnod non plus n'échappe à un racisme foncier.

Le drame de *Os Brahamanes* se joue au cœur de l'Inde, dans la ville de Lucknow (actuelle capitale de l'État de l'Uttar Pradesh), après 1850. Suite à un « acte de souillure » commis par son patron (une assiette de viande jetée à la figure), Magnod perd sa caste, sa femme se suicide, ses enfants sont abandonnés et il se réfugie dans une forêt afin de préparer sa vengeance. Pour ce faire, il devient un thug.

Les thugs, secte de meurtriers professionnels de l'Inde [6], furent rendus célèbres en Occident par le romantique anglais Philip Meadows Taylor (1808-1876) avec son *Confessions d'un thug* (1839). Leur mythe fondateur est lié au culte de la déesse Kali (ou Bhawani, comme elle est nommée par Gomes), « la buveuse de sang », à qui ils offraient leurs victimes. Le sacrifice est au cœur même de l'hindouisme, mais ici dans une perspective qui place le thuggisme à l'extrême opposée du brahmanisme. Cette dimension religieuse ne passa de tout inaperçue au catholique Gomes, qui dans son roman fait le brahmane Magnod déchoir de sa caste et embrasser le thuggisme. Contrairement à ce qui est permis par la loi brahmanique, il doit sacrifier son chien Muphti afin d'être accepté par les thugs : un clin d'œil (subversive, dirions-nous) de Gomes à l'épisode de l'épopée *Mahabharata* où Yudhishtira doit se débarrasser de son chien pour être admis dans le ciel. [7] Par la suite, Magnod va être dans la peau d'un juif pour se rapprocher de la famille Davis (il achètera les dettes de jeu de Robert Davis) jusqu'à ce que, repenté de ses mauvaises actions, il soit converti au christianisme à la fin du livre, dans un inusité agencement d'identités tout à fait conforme au brassage de religions que l'on vérifie en Inde.

Mais la formidable trouvaille de l'écrivain fut certainement celle de situer l'intrigue de son roman au moment où allait se dérouler la Révolte des Cipayes [8] et d'avoir utilisé comme déclencheur un cas de « souillure » comme le fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres dans l'insurrection de l'armée

anglo-indienne [9] : les nouvelles cartouches des fusils (qui devaient être déchirées avec les dents avant d'être chargées) étaient fabriquées avec de la graisse animale, considérée comme impure dans leur religion. Cet épisode de l'histoire indienne finit par mettre sous lumière l'animosité des Indiens à l'égard des Anglais qui était jusqu'alors refoulée. Gomes en profita pour attaquer le colonialisme britannique pour la première fois dans un roman.

Généralement, les spécialistes donnent le roman *Le Monastère de la Félicité* du bengali Bankim Chandra Chatterji (1838-1894) comme étant celui qui traita pour la première fois « des problèmes de l'Etat et du pouvoir dans le contexte de l'Inde Coloniale » [10], mais ce livre ne parut qu'en 1882 (donc seize ans après la publication de *Os Brahmanes*) et l'éveil de la conscience nationale dans les milieux intellectuels indiens ne date que de 1870. [11]

Le professeur et écrivain Maria Aurora Couto, importante spécialiste indienne en littérature anglaise, soutient d'ailleurs dans une conférence inédite [12] que Gomes va plus loin que Joseph Conrad (1857-1924) dans sa dénonciation du pouvoir colonial : alors que pour le romancier anglo-polonais le colonialisme déshumanise le colonisateur, pour l'écrivain de Goa la colonisation « pollue » beaucoup plus le colonisé : elle détruit sa culture, sa façon de vivre et le déshumanise. Couto a tout à fait raison : si Conrad dans *The Heart of Darkness* (1902) met l'accent sur la capacité de l'être le plus doux (européen) à devenir un monstre d'inhumanité en se retrouvant dans la brousse, Gomes préfère montrer comment l'indigène perd peu à peu sa dignité d'homme face à une entreprise coloniale qui se veut pourtant civilisatrice. Robert Davis ne se déshumanise pas en arrivant en Inde : il apporte dès l'Europe son caractère odieux. Ce qui va lui passer est plutôt le contraire de ce qui arrive aux personnages conradiens : face aux rebondissements de l'intrigue, Davis finit par « s'humaniser ». Mais il est certain que les « brutes » que M. Kurtz rêvait d'éliminer dans *The Heart of Darkness* trouvent euphémiquement leur parallèle dans le « gentleman of colour » de Davis. Mais pourquoi Gomes choisit-il de dépeindre la vie nord-indienne, côté britannique, plutôt que la vie à Goa, côté portugais, sa terre natale et son terrain d'action ? Il est possible d'indiquer deux raisons à cela : la première, le cadre de vie en Inde du Nord (avec ses cipayes, thugs, nababs et dandys anglais) convenait certainement mieux à un roman d'inspiration romantique, la deuxième, il y avait une nette différence entre les modèles portugais et britannique de colonisation, le premier ayant privilégié l'évangélisation et entamé une sérieuse politique de métissage, mal vue d'ailleurs par des Anglais comme l'explorateur Richard Burton (1821-1890), pour qui les colonisateurs devaient garder leurs distances d'avec les natifs afin de préserver leur supériorité, dans une posture ouvertement raciste [13]. Comme le dit Couto :

It has been suggested that Gomes moved from the known environment of his own culture into British India because Portuguese colonies were free from 'that deep gulf which the unbearable pride of the British had maintained, with grave prejudice not only to civilization but also to British domination.' If that be the case, then one could infer that Gomes' central theme was racism rather than casteism, the bane of Goa to this day. He wished to explore the struggle between colours and cultures. Yet the novel does satirise, by implication, the Brahmins of his home turf, their pride, their social exclusiveness, indeed the tyranny of caste. [14]

Par ailleurs, nous serions presque tentés de dire que pour Gomes le colonialisme portugais était préférable au colonialisme anglais, d'autant plus que le héros du roman est le seul Portugais dans les parages : Frère Francisco (Francisco L. Gomes lui-même ?), un missionnaire jésuite qui réussit à apaiser tous les conflits brûlants de l'histoire et à convertir Magnod au catholicisme. Or, ce serait, en fait, donner une vision très simpliste des choses. N'oublions pas que, lorsqu'il était député au Parlement Portugais, Gomes revendiqua l'autonomie aussi bien pour Goa que pour l'Inde. Mais il ne voulait (ni pouvait) se passer de la culture et des valeurs européennes qui lui furent inculquées dans sa formation. Il ne pose non plus le problème de la présence « étrangère » comme une « nécessité temporaire » comme le fait Chatterji dans *Le Monastère de la Félicité*. Gomes se rapprocherait plutôt

de l'universalisme bien-pensant d'un Tagore (1861-1941).

Influencé par l'idéal de « Liberté, Égalité et Fraternité » de la Révolution Française ainsi que par le courant libéral de la religion catholique, Gomes fait en réalité une critique assez lucide contre toute sorte d'exploration de l'être humain. Il appartenait à une génération d'hommes d'État et de journalistes goannais qui pensèrent le sujet colonial comme citoyen du monde. Comme le raconte Couto :

Their vibrant journalism had intellectual, aesthetic and moral power. I was truly startled by the sheer brilliance of scholarship of Goans most of whom had never crossed the seas. Dreamers and visionaries, they debated and struggled, plotted and planned. They built up collections in their bibliothecas, poured over classics and the work of great minds. They broadened it with Liberalism, learnt to question and to dare with the Encyclopaedists. They were led by a dream, it seems to me, in love with their land, with European culture, with a sense of being both of the village and of the world. A Goa of East and West. The vista of power and influence opened wide. Electioneering, pamphleteering, partisanship became a way of life. [15]

Un amour, donc, partagé entre la culture européenne et la culture indienne. La mise en écriture de *Os Brahamanes* se réclame de toutes les deux : d'un côté, l'inspiration puisée chez Lamartine, Garret, Herculano et surtout le Victor Hugo des *Misérables*, de l'autre, la beauté et la vitalité des textes de la tradition littéraire et religieuse indienne tels que l'*Hitopadesa* (les Fables de La Fontaine indiennes), le *Sakuntala* de Kalidasa (d'ailleurs, sa description de la nature, malgré l'accent romantique, dérive considérablement de ce texte, comme Couto l'avait déjà remarqué) et les deux grandes épopées *Mahabharata* et *Ramayana*. Tout cela est accru de nombreuses citations bibliques, de références aux mythes du panthéon gréco-romain et à de personnages de l'histoire de l'Islam, dans un souci de pluriculturalité avant la lettre. Francisco Luís Gomes le suggère clairement lorsqu'il décrit l'immense et traditionnel banyan de l'Inde comme étant l'habitation de tous les mortels, l'auberge de tous les pèlerins, le temple de toutes les religions et la véritable arche de Noé. Un roman tout à fait actuel. Nécessaire.

Post-scriptum : Everton V. Machado est doctorant en Littérature Comparée à l'Université de Paris IV (sa thèse porte sur *Os Brahamanes*), poète, journaliste et professeur de portugais et culture du Brésil.

[1] Vimala Devi et Manuel de Seabra consacrèrent une importante étude à cette littérature : *A Literatura Indo-Portuguesa*, 2 tomes, Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1971.

[2] *Typographia da Gazeta de Portugal*.

[3] O. J. F. Gomes, *Goa, New Delhi, National Book Trust, India - The land and the people*, 2002, p. 300.

[4] Parmi les doctrines racistes du XIXe siècle se trouvent celle d'Arthur de Gobineau, dans *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) et celle de Houston Stewart Chamberlain, dans *Genèse du XIXe siècle* (1899).

[5] Sur l'origine et les justifications du système des castes, voir L. Dumont, *Homo hierarchicus : le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, Tel, 1979, ainsi que M. Müller, *Mythologie comparée*, Paris, Laffont, Bouquins, 2002, p. 176-208.

[6] Voir à ce sujet M. Van Woerkens, *Le Voyageur étranglé : L'Inde des Thugs, le colonialisme et l'imaginaire*, Paris, Albin Michel, Histoire, 1995.

[7] La version française du Mahabharata la plus réputée date d'il y a peu de temps : celle de M. Biardeau, Le Mahabharata : un récit fondateur du brahmanisme classique, 2 tomes, Paris, Seuil, 2002.

[8] Soldats indiens (hindous et musulmans) servant dans l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales sous les ordres des officiers anglais. La révolte date de 1857. Intéressant à lire : J. Mc Cearney, La Révolte des Cipayes - Empire des Indes 1857, Paris, Jean Picollec, 1999.

[9] Les lecteurs occidentaux qui ne connaissent pas cet épisode de l'histoire indienne ne feront pas le lien car, bien que Gomes parle de la révolte dans son roman, il ne dit pas ce qui la déclencha.

[10] F. Bhattacharya, dans l'introduction au Monastère de la Félicité, Paris, POF, 1985, p. 7.

[11] Voir à ce sujet C. Markovits (direction), Histoire de l'Inde Moderne 1480-1950, Paris, Fayard, 1994, p. 430-436.

[12] Francisco Luís Gomes : in the land of Brahama, conférence présentée lors des Indo-Portuguese Lecture Series, Panaji, Fundação Oriente, août 2003.

[13] La lecture de Goa and the Blue Mountains (Santa Barbara, The Narrative press, 2001) de Burton est très éclairante à ce sujet.

[14] Francisco Luís Gomes : in the land of Brahama, *ibid.*

[15] *Ibid.*